

Peu après mon divorce, je déménage dans un studio à cinq rues de l'université où j'étais étudiante il y a douze ans. La bâtisse grisâtre à ornements de stuc a un petit air de tour de Pise, c'est une ancienne maison de famille que la propriétaire, une épicière aujourd'hui bailleresse, a transformée en six appartements. Le mien est au dernier étage mais la vue est bouchée par une forêt de bâtiments commerciaux en construction. La propriétaire voulait me faire signer un bail d'un an, mais je n'ai accepté que pour six mois. Je sais que dans moins d'un an, comme d'autres immeubles délabrés de deux ou trois étages dans le quartier, le sien est voué à la démolition : il fera place à une autre tour.

J'aurais pu, comme la plupart de mes amies, m'installer dans le quartier beaucoup plus moderne de Tianhe, mais j'aime la petite allée pavée devant mon immeuble : les personnes âgées s'y rassemblent en fin d'après-midi, à l'ombre d'un banian ils jouent au mah-jong ou chantent des airs d'opéra cantonais. De l'autre côté de l'allée se trouve un immeuble semblable au mien. Le linge sèche aux balcons couverts de fleurs, de roses, de chrysanthèmes, de lis et d'hibiscus ; les Cantonais aiment les fleurs, avec infiniment de goût ils en garnissent des jardinières pour

décorer leurs maisons et les rues, c'est un peu de douceur et de beauté dans le paysage citadin. De temps à autre, d'un balcon, on entend une femme d'un certain âge hurler en cantonais, à l'adresse de quelqu'un de sa famille, que le dîner est prêt.

Tous les matins, je me réveille au son du craquement des os tranchés à la feuille par la propriétaire. Elle habite juste en face de chez moi et a toujours vécu à Canton. Passionnée de cuisine, elle m'a appris à faire le poulet au sel, le ragoût de bœuf en cocotte de terre et la soupe de raviolis aux crevettes. Quand il fait chaud, elle prépare du thé glacé et m'en réserve une tasse. Après avoir goûté aux saveurs de diverses cuisines régionales, j'avoue ma préférence pour les saveurs cantonaises, douces et rafraîchissantes.

Le week-end, il m'arrive d'aller sur l'île de Shamian pour lire sur la plage de la rivière des Perles. Toutes les maisons anciennes de style occidental y sont bien entretenues avec leurs murs blancs, leurs rampes en fer forgé sur les balcons ombragés par des banians, et leurs portes en bois sculpté. Elles me replongent au XVIII<sup>e</sup> siècle, sous les Qing, à l'époque où le gouvernement avait permis aux Européens comme aux Américains d'y créer une zone commerciale. Des tours se sont élevées de chaque côté de la rivière. Le luxueux hôtel du Cygne Blanc ne désimplit plus depuis qu'il est devenu le point de ralliement d'étrangers désireux d'adopter de petits Chinois. Je rencontre souvent des couples d'Occidentaux sur la plage, tenant dans leurs bras une petite Chinoise qu'ils projettent de ramener chez eux. Un jour, un couple de Suédois m'a abordée pour me demander de leur suggérer un joli nom chinois pour leur enfant tout juste adopté.

Dix années passées à Canton m'ont rendue amoureuse de cette ville, pas seulement pour la douceur de son climat mais aussi pour le calme, la générosité et le pragmatisme de ses habitants. Je n'avais pas perçu tout cela lorsque j'y étais étudiante. En dix ans, la ville s'est transformée et de concert avec elle, de façon subtile, l'âge et l'expérience aidant, j'ai moi aussi changé. Comme chez tout Cantonais qui se respecte, ma voix traîne involontairement en fin de phrase quand je parle mandarin, ma langue maternelle ; j'aborde invariablement mon dimanche matin dans une maison de thé avec un choix de *dim sum* accompagnés de nombreuses tasses de thé. Pour le Nouvel An, j'achète un petit oranger sur lequel j'accroche, comme le veut la coutume, de petites enveloppes rouges censées me porter chance.

Je deviens citoyenne de ma ville adoptive, je m'y intègre et je m'y fonds.

Je suis rédactrice dans une maison d'édition qui publie des ouvrages de référence et des manuels scolaires. C'est bien payé, mais pour moi c'est juste un travail comme un autre. Je pars à huit heures, rentre à cinq, je ne m'y attarde jamais. En sortant du bureau, je flâne souvent jusqu'à la librairie Tianhe, histoire de me tenir au courant des dernières parutions en littérature. Parfois, le soir, je sors dans un bar ou un café avec mes collègues ou mes anciens camarades de classe.

Nous parlons boulot, mode, politique ou d'autres sujets qui nous tiennent plus ou moins à cœur. A nouveau célibataire, j'apprécie leur compagnie. Pourtant, quand je les écoute, il m'arrive de songer à tout autre chose : pensées furtives et aléatoires qui se glissent subrepticement, sur un livre, un incident de

mon enfance ou une personne singulière que je viens de croiser dans la rue. Rien de bien important. Si je laisse mon esprit divaguer, je finis toujours par repenser à Miao Yan, une amie du temps de l'université. Je ne l'ai pas vue depuis plus de dix ans. Pendant près de onze mois, nous avons été très proches – enfin, c'est ce qu'il me plaît de croire – mais aujourd'hui j'ai l'impression que je ne sais presque rien d'elle ni de sa vie.

Un samedi matin, ma mère m'appelle de ma ville natale située dans une autre province.

— Alors, qu'as-tu l'intention de faire ? me demande-t-elle après s'être inquiétée du temps et du coût de la vie à Canton.

— J'ai un bon boulot et beaucoup d'amis ici.

— Tu n'es plus une petite fille. Tu as presque trente ans. Une femme de ton âge devrait déjà être mariée.

— Maman, je l'ai été. Enfin, j'ai essayé.

— Mais tu ne nous l'as dit qu'après, à moi et à ton père. Si seulement tu nous en avais parlé, si tu nous avais écoutés...

— Tu viens de le dire, je ne suis plus une petite fille.

Je souris. Nous avons déjà eu cette conversation des dizaines de fois. J'aurai beau m'évertuer à lui expliquer, elle ne comprendra jamais.

Silence à l'autre bout du fil. Et puis :

— Un ami de ton père a appelé hier. Son fils vient d'être muté de Pékin à Canton. Il a trente-quatre ans, divorcé lui aussi et sans enfant. Il est ingénieur.

Ma mère s'éclaircit la voix et poursuit doucement :

— Tu devrais le rencontrer.

— Ne t'inquiète donc pas pour moi...

— Je ne comprends pas...

— Je vais bien. Je sais prendre soin de moi. Dis à papa de ne pas s'en faire. De nos jours, tout le monde se fiche de savoir si on est divorcé ou non.

Je m'assieds sur le lit et me regarde dans le miroir en pied : un col roulé sans manches dernier cri, un jean délavé taille basse, coutures surpiquées de jaune sur les côtés, des cheveux bruns en queue-de-cheval, étincelants dans la lumière du soleil qui filtre par la fenêtre, et deux grosses boucles d'oreilles en argent qui oscillent au-dessus de délicates épaules bien dessinées.

Je suis surprise de voir à quel point je ressemble à Miao Yan, exception faite de la queue-de-cheval.

— La Chine, ce n'est pas l'Amérique, finit par dire ma mère.

— Comment va papa ?

Le lendemain, je passe la matinée à nettoyer ma chambre. Comme toutes les grandes villes, Canton déborde de voitures et manque de verdure. Deux jours sans épousseter mon bureau et le voilà couvert d'une fine couche de poussière. Tandis que je range mes bouquins, j'écoute un vieil enregistrement de Paganini, un disque que j'ai acheté l'an passé dans une brocante. Je jouais du violon mais je n'y ai plus touché depuis mon diplôme. Parmi les livres, je retrouve un recueil de poèmes composés par les élèves de l'université, quelques-uns sont de moi. Après toutes ces années, je me souviens encore de ceux que j'ai écrits, plutôt mélancoliques dans l'ensemble, reflets de cet âge tendre d'une jeune fille à peine sortie de l'enfance.

Le plus gros du travail consiste à remettre de l'ordre dans ma garde-robe. Même en me changeant

deux fois par jour pendant un mois, je n'en aurais pas fait le tour. Je me suis mise à faire les boutiques en dernière année d'université. Au début, c'était juste pour les entretiens d'embauche et puis c'est devenu mon péché mignon et mon dressing s'est vite trouvé envahi.

La boîte blanche est posée dans un coin de ma chambre, tel un cube de glace. A l'intérieur, une robe noire à bretelles satinées et un chemisier de soie à fleurs. Ils appartenaient à Miao Yan, maintenant ils sont à moi. J'essuie la boîte, la remets à sa place.

L'après-midi, je me rends au bureau des anciens élèves. Je postule auprès d'une école américaine pour un troisième cycle et j'ai besoin de copies de mes diplômes pour mon dossier de candidature. Tandis que j'attends dans le hall d'accueil qu'elles soient dûment signées et tamponnées, une jeune femme d'une trentaine d'années me rejoint. Elle porte un tailleur-pantalon rouge vif, un collier de perles et semble sortie tout droit d'un entretien d'embauche. Elle dit avoir besoin des duplicatas de ses diplômes pour émigrer au Canada avec son mari et sa fillette de cinq ans.

— J'ai pris des cours de cuisine, dit-elle en haussant les épaules comme une Occidentale. Il paraît que les chefs cuisiniers gagnent mieux leur vie que les bibliothécaires. Et puis, qui m'embaucherait comme bibliothécaire au Canada, de toute façon ?

— Vous avez suivi le cursus de sciences de l'information et de la communication ?

— Oui, de 89 à 93.

— Moi, j'ai fait ma première année en 91.

— Alors vous savez à quoi ressemblait l'université à l'époque. Aujourd'hui c'est comme un centre-ville.

Il y a des bus qui vont en ville 24 heures sur 24, et toutes les semaines un nouveau restaurant de fruits de mer ouvre ses portes. Les étudiants roulent à vélo, portable à l'oreille.

Elle se dirige élégamment jusqu'à une longue table, prend une cruche en verre pour se verser de l'eau dans un gobelet en carton et boit à petites gorgées.

— Vous connaissez Miao Yan ?

Mon cœur s'emballe brusquement en posant cette question.

— Ça me dit quelque chose.

— Vous étiez dans la même classe.

— Ah, cette grande perche ! Elle venait du Sichuan, non ?

— Non, du Yunnan.

— Peut-être bien. Elle me regarde avec curiosité. Et vous, comment l'avez-vous connue ?

— Le hasard. Vous l'avez vue ? Vous savez où elle se trouve ?

— Mmm... Non, pas vraiment. Nous n'avons jamais été très proches. Elle faisait toujours bande à part ; je ne pense pas qu'elle se soit fait des amies dans notre classe.

Elle se lève à l'appel de son nom par l'administrateur, ajuste sa veste, son pantalon. Juste avant de franchir la porte, elle se retourne brusquement.

— Ça y est, je me souviens ! Elle a émigré aux Etats-Unis il y a quelques années. Je ne sais pas comment elle a fait. Mais quelqu'un m'a dit qu'il l'avait rencontrée dans une boutique du quartier chinois de San Francisco l'an dernier. Croyez-le ou non, elle en était la propriétaire !

Je la remercie et lui souhaite bonne chance avec l'émigration.

Cette nuit-là, submergée par l'émotion, je n'arrive pas à fermer l'œil. Je me rappelle le soir où j'ai rencontré Miao Yan pour la première fois. Des détails si précis remontent à la surface, c'est comme si je regardais un film : la lune basse dans le ciel, le ciment blanchâtre du sol, les yeux brillants de Miao Yan, sa chemise qui flottait, sa façon d'allumer sa cigarette et d'exhaler la fumée. Tout est gravé à jamais dans ma mémoire.

Après m'être perdue un long moment dans ces souvenirs, je me lève et m'empare de la boîte blanche. J'enfile la robe noire dans la salle de bains, elle me va encore comme un gant. Je m'observe dans la glace un temps infini. Dans ce reflet, dans mes yeux pétillants, c'est Miao Yan que je vois, c'est moi aussi à dix-sept ans.

—

— Nouilles ! Nouilles du Chef Kang ! Cinquante centimes le paquet !

Un dimanche après-midi, une fille a frappé à la porte ouverte de ma chambre avec un grand sourire, un carton blanc entre les jambes, une grosse liasse de billets dans une main. Ses longs cheveux épars s'étaient collés sur ses joues rosies où ruisselaient quelques filets de sueur.

— Tu fais partie de l'Association des élèves ? demanda Pingping, ma compagne de chambre, en plissant les yeux, circonspecte.

— Non, mais eux les vendent soixante centimes le paquet. Faites vos comptes !



Elle renvoya ses cheveux en arrière et croisa les bras.

— Qui nous prouve que ce sont de vraies « Chef Kang » ?

Donghua, mon autre compagne de chambre, sortit la tête de sa moustiquaire. Elle tricotait un pull sur son lit depuis midi. La semaine d'avant, elle avait acheté au rabais plusieurs paquets de nouilles Kang à un petit vendeur de rue et avait eu la courante pendant trois jours.

— Tant pis ! D'autres en profiteront.

Elle se pencha pour ramasser sa boîte, la hissa sur son genou droit puis sur sa poitrine. Les pointes en métal des talons aiguilles de ses chaussures en cuir noir scintillaient au soleil.

Avant qu'elle se dirige vers la chambre suivante, je posai mon livre et l'interpellai :

— Donne-m'en dix paquets.

De tromperie sur la qualité des nouilles, il n'y en avait pas ; en revanche, j'ai découvert plus tard que l'Association des élèves les vendait quarante centimes le paquet.

Telle fut ma première rencontre avec Miao Yan, à l'automne 1991. Bien sûr, je ne savais pas encore son nom. J'avais seize ans et je rentrais à l'université Sun Yat-sen de Canton, dans le Sud, une des villes les plus prospères de Chine.

Je l'ai revue un mois plus tard. Ce soir-là, je dînais avec quelques camarades de classe dans un restaurant du campus, notre table était voisine de la sienne. Visiblement éméchée, elle jouait au jeu de la mourre avec deux gars qui pouvaient à peine soulever la tête. Sur leur table, deux bouteilles de Wu Liang Ye et une douzaine de bières Qing Dao. Battue à platte couture, elle

dut se plier au gage fixé et se mettre à danser. Riant à gorge déployée, elle enleva une à une toutes les bouteilles, escalada une chaise pour grimper sur la table qui tangua un peu sous son poids. Dans sa robe blanche à longues manches, les cheveux en chignon, elle m'apparut telle une déesse sous la lumière tamisée.

— Qu'est-ce que vous reluquez ? cria-t-elle à quelques hommes installés à une table de coin. Si vous n'avez jamais vu de nana, rentrez chez vous lorgner votre maman !

La remarque déclencha l'hilarité générale. Elle n'y prêta aucune attention et se tourna vers les deux hommes attablés avec elle :

— Maintenant je vais danser. Profitez-en pour bien vous rincer l'œil, vous n'aurez pas cette chance la prochaine fois !

Elle commença à tournoyer, emportée par son élan elle faillit tomber. Quand le gérant du restaurant essaya de la faire descendre, elle se mit à hurler :

— Ne pose pas tes sales pattes sur moi !

Elle sauta de la table et se tordit la cheville gauche en atterrissant sur ses chaussures roses à talons. Elle se déchaussa, lança des jurons en cantonais et sortit pieds nus du restaurant en trébuchant, accompagnée des deux hommes. En quittant les lieux, l'un d'eux jeta par terre un vieux billet froissé de cent yuans.

Je n'ai appris le nom de cette fille que trois mois plus tard. Nous nous sommes revues sur le toit de Xi Wu, un bâtiment de huit étages, la résidence des filles où j'habitais. C'était un samedi soir de printemps, deux mois après mon anniversaire. Ce toit, c'était une étendue de ciment blanc vaste comme un

demi-terrain de football. De gros tuyaux et des conduits d'aération couraient le long des murs ; les gardiens y assuraient la maintenance et réglaient les problèmes d'eau ou de chauffage. L'endroit était assez propre, mais il avait mauvaise réputation parmi les filles. Peu d'entre elles s'y aventureraient par peur du vide ou du risque d'une fâcheuse rencontre avec des rats.

J'avais découvert ce lieu par hasard peu après mon arrivée à la résidence. Ce jour-là, quelques-unes de mes camarades et moi, en tant que déléguées du département de littérature, visitons une chambre modèle au huitième étage : celle de la nouvelle gagnante du grand concours de « la chambre la plus propre de l'année ». Quand les autres étudiantes s'étaient précipitées dans cette chambre lumineuse embaumée par un parfum d'ambiance fleuri et vivifiant, j'avais remarqué à quelques mètres de là un couloir dans le coin nord. Je cherchais justement un endroit tranquille pour y pratiquer le violon le soir. J'y suis donc montée après ma visite et j'ai découvert le toit.

J'y suis souvent retournée jouer du violon. A ciel ouvert, le son se propageait mieux et plus distinctement. J'avais fait partie d'un orchestre au collège et au lycée. Depuis mon entrée à l'université, je jouais juste pour mon plaisir. Cela me reposait des études. Je rejouais les morceaux que je connaissais par cœur, et mon préféré, *Les amants papillons*, était un classique chinois pour violon.

Ce toit me rappelait un peu le grenier de mes parents où l'on trouvait de tout. Quand j'étais petite, j'aimais y monter pour jouer ou rêver aux contes de fées que j'avais lus. A cette époque, mes parents, classés

comme intellectuels, habitaient encore la ferme dans laquelle ils avaient été envoyés de la ville de Nanchang pour y être rééduqués pendant la Révolution culturelle. A ma naissance, la Révolution culturelle touchait à sa fin. Mes parents m'ont confié plus tard qu'ils avaient utilisé le grenier pour y cacher soigneusement, sous des monceaux de vêtements, de couvertures et de vieux meubles délabrés, tous leurs livres proscrits par le Parti. Au collège, je m'étais mise à lire certaines de ces œuvres : *Le livre de la Voie et de la Vertu* de Laozi, *Famille, Printemps et Automne*, trilogie de Ba Jin, ainsi que les poèmes de Byron et de Shelley. Loin d'en saisir toute la portée, je les trouvais néanmoins fascinants.

Une vieille échelle en bois permettait d'accéder au grenier. Bien qu'il fût sombre et étouffant, c'était mon refuge préféré. Dès que mes parents avaient le dos tourné, rien ne pouvait me rendre plus heureuse que de filer au grenier, munie d'une lampe de poche et de mes jouets. J'y dévorais des livres pour enfants, m'amusais et fredonnais les chansons russes que ma mère m'avait apprises. Fatiguée, je piquais un petit somme au milieu de mes livres et de mes jouets. J'avais onze ans lorsque mes parents sont rentrés à Nanchang, ville qui comptait à son patrimoine un passé révolutionnaire et une longue rivière du nom de Gan. Je détestais cette ville, ses maisons sinistres, ses rues surpeuplées et sa population grincheuse. Des années plus tard, je me surprénais encore à rêver de notre ferme.

Ce soir-là, comme de coutume, je m'emparai de mon violon dans son étui de cuir noir, grimpai les marches deux à deux jusqu'au huitième étage et

traversai en courant le long couloir qui menait à l'angle nord du bâtiment. Une volée de marches, à peine visible, menait au toit. Chaque fois que j'agrippais la rampe, elle branlait et grinçait. A la onzième marche – je les avais si souvent comptées –, l'escalier tournait à angle droit jusqu'à une porte en bois à la peinture écaillée et à la poignée si rongée par la rouille qu'elle semblait engobée de sable. D'habitude fermée, elle était ce jour-là, comme une lettre entrouverte, légèrement entrebâillée.

De l'angle sud, la vue donnait sur la cantine des étudiants où se déroulait une soirée. Tous les week-ends, la cantine se transformait en dancing décoré à l'intérieur comme à l'extérieur de guirlandes scintillantes et multicolores. On y jouait le slow des *Carpenters*, *Rainy Days and Mondays*. Les touchantes mélodies de leurs chansons plaisaient aux étudiants. Face au bâtiment, une longue queue piétinait à l'entrée et serpentait en S jusqu'à la route. Dans sa mouvance impatiente, le S se rétractait puis s'étirait de temps à autre en Z.

L'horloge de la tour de la Cloche venait de sonner onze heures quand j'attaquai les premières notes des *Amants papillons*. Plus je jouais ce morceau, plus il me semblait touchant et profond. A peine mon archer effleurait-il la corde que l'histoire d'amour tragique de Liang Shanbo et Zhu Yingtai me submergeait. Ils mouraient sous mes yeux, je les voyais se métamorphoser en papillons. Au paroxysme, je retenais ma respiration et mes doigts caracolaient sur les cordes. Après avoir posé mon archer, il me fallait fermer les yeux un moment pour retrouver mon calme.

Comme mes camarades de chambre jouaient au poker, je décidai de m'attarder un peu sur le toit.

Arrivée à l'autre bout de la terrasse, je me penchai. Face à la résidence s'élevaient un mur de brique rouge et une rangée de palmiers déplumés ; plus loin, le bâtiment blanc à cinq étages avec son département d'histoire, et un vaste terrain de sport en terre battue bordé de quelques bâtisses éclairées de néons où résidaient les étudiants de troisième cycle. Au-delà, je distinguais vaguement l'entrée principale de l'université avec son portail de style ancien, majestueux et solennel, sur lequel figurait, gravé sur une plaque, le nom de l'université.

Ce n'est que lorsque mon regard se posa à nouveau sur le toit que je la vis : assise là dans un coin, genoux serrés l'un contre l'autre. Le ciel était voilé par une fine couche de nuages bas, vert sombre, noirs. La lune éclairait son visage rond. La tête inclinée contre le mur, ses longs cheveux noirs dévalant sur son épaule gauche jusqu'à sa poitrine, elle semblait endormie. Elle portait un pantalon évasé de couleur sombre dont le bas retroussé dévoilait ses fins mollets élancés. Son chemisier de soie diaphane imprimé de grosses fleurs sombres sur fond noir s'enflait et se plaquait au moindre friselis et les fleurs dansaient comme des flammes sur une mer d'encre.

Il me fallut m'approcher pour la reconnaître. Je m'arrêtai à quelques pas d'elle. Que faisait-elle ici ? A cette heure, une fille comme elle aurait dû être à la cantine et danser ! C'était la deuxième fois que je rencontrais quelqu'un sur le toit. La première fois, j'y avais croisé trois filles ; elles m'avaient souri, surprises, puis après un rapide tour d'horizon leur curiosité avait cédé la place à l'ennui et elles étaient parties. L'une d'elles s'était plainte de trouver l'endroit trop froid, trop vide : « Il n'y a ni banc, ni plantes, ni fleurs, ni aucune autre décoration. »

Je m'apprêtais à la dépasser, certaine que, le temps de faire le tour du toit, elle serait partie. Mais juste à cet instant elle se réveilla ; j'eus l'impression qu'elle avait fait semblant de dormir et qu'elle m'avait sans doute observée du coin de l'œil.

— Bravo, félicitations, dit-elle en applaudissant avec rythme et lenteur. Quelle performance ! Tu loges dans ce bâtiment ?

J'acquiesçai de la tête avant de lui dire :

— Je t'ai déjà vue.

— Ça ne m'étonne pas, tout le monde me connaît.

Elle plissa les yeux pour mieux me voir et s'esclaffa.

— Ça y est, je me souviens de toi ! Tu m'as acheté dix paquets de nouilles déshydratées, ma plus grosse vente de la journée. Je suis sûre qu'elles étaient très bonnes. J'ai fait d'excellentes affaires avec ça mais j'ai arrêté. Trop de gens ont fait leurs comptes...

Elle n'affichait aucun signe de culpabilité.

— Tu es seule ?

J'explorai les alentours comme si j'allais découvrir quelqu'un d'autre caché dans l'obscurité.

— Je l'étais mais tu es là maintenant, me dit-elle avec un clin d'œil. C'est ennuyeux ici, non ? C'est bien d'avoir quelqu'un à qui parler.

— Moi, ça me plaît. Je n'y viens que pour jouer du violon.

— Je t'ai entendue jouer. Pas mal du tout. C'est bien, tu sais, de savoir jouer d'un instrument. J'admire ceux qui en sont capables mais ça doit prendre des lustres pour jouer comme toi. Je n'aurais jamais cette patience. Ça t'est déjà arrivé de jouer pour de l'argent ? Parce que, si tu veux, je peux te brancher avec des bars

sympas, je les connais tous en ville. C'est un bon moyen pour payer tes cours. Mais bon, évidemment, dans un bar, tu ne jouerais pas des trucs classiques. Ecoute... Après une pause, elle me fixa, comme si elle avait détecté une certaine impatience dans mon silence. J'ai envie de t'aider parce que tu joues bien et que tu m'as acheté des nouilles, et pourtant, crois-moi, ce n'est pas dans mes habitudes de jouer les bonnes fées.

— C'est gentil mais j'ai une bourse.

Si ses compliments m'avaient fait plaisir, je n'avais pas apprécié sa proposition de jouer dans des bars.

— Une boursière ! dit-elle, narquoise.

Elle rejeta sa tête en arrière tout en caressant son menton de la main gauche, dubitative.

— Tu veux bien qu'on discute un moment ? proposa-t-elle.

— Pourquoi pas. De toute façon, compte tenu du bruit, je ne pourrais pas lire dans ma chambre !

— De quoi veux-tu qu'on parle ?

— Assieds-toi d'abord, s'il te plaît. T'es pas fatiguée d'être plantée là comme un soldat ? Mes jambes me lâcheraient à me tenir comme toi.

Elle s'écarta du coin du mur pour me faire une petite place et m'inviter à m'asseoir à ses côtés.

Je fronçai les sourcils en jugeant du peu de place et de la montagne de mégots qui jonchaient le sol à cet endroit.

— Ben alors, tu viens ?

Elle se poussa un peu plus loin et s'esclaffa.

— De quoi as-tu peur ? Je ne vais pas te bouffer ! Je suis une fille ! J'ai cru que ça ne t'ennuierait pas de venir me tenir chaud. Tu es en jean, tu as un pull et moi j'ai juste... Atchoum ! Elle n'avait pas pu se retenir. Bon Dieu, il gèle ici !



Amusée par son éternuement tonitruant et ses jurons, j'éclatai de rire.

Je m'assis à l'endroit désigné avec précaution, pourtant mon bras gauche frôla le sien. De tout son corps irradiaient une chaleur et un doux parfum qui se mêlaient à son odeur. Je n'en avais jamais mis et ne savais pas les reconnaître, mais le sien avait une fragrance de miel et de pétales de rose. Les filles de ma classe se parfumaient parfois avant d'aller danser, mais les leurs étaient trop capiteux, trop entêtants.

Ma docilité semblait lui plaire.

— Je suis toujours de bonne humeur le week-end. Pas de cours, presque personne sur le dos. Vraiment, on ne devrait jamais être triste le week-end.

— Tu viens souvent ici ? demandai-je pour dire quelque chose.

— Oui, assez, mais c'est la première fois que je viens le soir. C'est pas mal ici pour bronzer...

— Bronzer ?

Je remarquai alors sa mine rayonnante.

— Il m'arrive aussi de venir faire une petite sieste après déjeuner. Je pose un matelas et je dors dessus. Un jour j'ai effrayé une gardienne, elle a cru que j'avais une insolation. Elle m'a secouée et même giflée pour me réveiller. Si tu avais vu sa tête quand je lui ai dit ce que je faisais ! Elle m'a sûrement prise pour une folle. C'était... voyons... l'été dernier. Et toi ? Tu viens souvent ici ?

— Que pour jouer du violon, le soir.

Elle plissa les yeux.

— Tu es un drôle d'oiseau ! Tu ne sors pas avec tes copines les soirs de week-end ?

— Je n'ai pas beaucoup d'amies. Je suis plutôt solitaire.

Je regrettai aussitôt d'avoir dit ça. C'était ridicule de me dévoiler autant à une inconnue. Mais je me sentais obligée de répondre à ses questions pour alimenter la conversation. Nous étions seules sur ce toit, assises l'une près de l'autre.

— C'est vrai ? Je n'aime pas les filles non plus : trop curieuses, enfin tu sais, toujours à vouloir se mêler de tes affaires. En plus, elles sont sournoises. Dieu seul sait ce qui peut leur passer par la tête, ça me barbe d'essayer de les comprendre.

Elle avait dit ça comme si elle ne s'incluait pas dans la gent féminine, puis elle changea de sujet.

— D'où viens-tu ?

— De Nanchang.

— Jamais entendu parler.

Elle fronça les sourcils, creusant ses rides du lion.

— Ah bon ?

A mon tour de sourciller.

— C'est la capitale du Jiangxi !

— Ah oui, je vois, un vieux district révolutionnaire. *Jiangxi Lao Biao*, c'est comme ça qu'on appelle les gens de là-bas, n'est-ce pas ? dit-elle en riant.

— Ne m'appelle pas *Lao Biao* ! Plus personne n'utilise ce terme.

Je la fixai sévèrement, sa plaisanterie m'avait déplu. C'était comme ça qu'on désignait les paysans pendant la période révolutionnaire.

Elle riait toujours.

— Enfin, c'est tout ce que je sais sur le Jiangxi. Je ne sais plus qui m'a raconté ça. Je retiens toujours des trucs inutiles. Alors qu'y a-t-il d'intéressant à Nanchang ?

— Il y a la tour du Pavillon Teng Wang. C'est l'une des plus célèbres...

Elle hocha la tête et je poursuivis :

— Wang Bo, le poète de la dynastie Tang, en parle dans son poème le plus connu : *Essence de la terre, précieux cadeau des dieux, lettrés inspirés, enchantement...*

— Je ne lis pas de poèmes.

— Mais on l'a tous appris au lycée !

— Pas moi. Le regard, le ton étaient glacials. Personne ne m'a jamais rien appris.

Elle ramassa un mégot et commença à en déchiqueter le papier cigarette.

Puis, après un court silence :

— Tu as grandi à Nanchang ?

— Pas vraiment.

— Où alors ?

— Dans une petite ferme. Mes parents y étaient exilés pendant la Révolution culturelle.

— Une ferme ?

Elle écarquilla les yeux et me dévisagea comme si elle découvrait quelqu'un d'autre.

— Que font tes parents aujourd'hui ?

— Ils sont profs.

— Pas étonnant...

Sa remarque était teintée d'un léger mépris.

— Pas étonnant que quoi ?

— Rien. T'as l'air d'une gentille fifille, c'est tout... Je parie que tu leur écris toutes les semaines.

Et avec un petit sourire suffisant, elle me demanda soudain :

— Pourquoi tu n'es pas allée à la fête ?

— Je ne sais pas danser. Et toi, pourquoi n'y es-tu pas allée ?

— Bien joué, petite futée ! A mon avis, c'est plutôt que tu n'as pas de petit ami.

Elle hocha la tête d'un air entendu, comme pour dire : « Ne me raconte pas d'histoires, avoue ! »

— Ça ne te regarde pas.

Elle plaisantait plutôt mais sa réflexion m'avait blessée.

— Quel caractère, dis-moi ! Je me fiche pas mal de savoir si tu as un copain, ça m'est bien égal. Tôt ou tard, j'en aurai un, moi aussi.

— Et alors ?

— Les filles comme toi, je les connais par cœur. Vous rêvez toutes du prince charmant. Mais tu sais, ils sont rares en ce bas monde. Et même s'il y en avait un, tu aurais bien tort de croire en lui. Selon moi, la plus grande faiblesse d'une femme, c'est de faire confiance à un homme.

Elle me regarda droit dans les yeux, grave, comme un professeur sermonnant une élève.

Cette conversation commençait à me lasser. Son discours sur les hommes et les femmes ne m'intéressait pas. Il faisait nuit noire et la musique provenant de la cantine s'était tue. J'étendis mes jambes, pris une profonde respiration et m'apprêtai à partir. Si mes camarades de chambre jouaient encore au poker, je lirais dans le couloir, la lumière y était blafarde mais avec une lampe de poche, ça irait.

Il devait me rester une heure avant le couvre-feu de vingt-trois heures, juste assez pour finir les derniers chapitres d'un livre de Faulkner, *Le Bruit et la fureur*. J'en avais lu la critique dans le journal. Quand on me l'avait remis à la bibliothèque, il était couvert de poussière. J'avais eu du mal à suivre au début avec tous les flashbacks racontés par l'un des personnages principaux, un idiot, et puis je m'étais faite à ce style de monologue intérieur « au fil de la

conscience », style qui m'était inconnu dans la littérature chinoise.

Comme si elle avait lu dans mes pensées, elle me dit :

— Je sais que tu viens ici pour jouer du violon. Tu n'as pas envie de savoir pourquoi je suis là ?

Sans attendre, elle poursuivit :

— Mon copain et moi, nous avons rompu ce soir. Je ne sais pas comment j'ai atterri ici. Je n'y viens jamais le soir.

Elle se mit à tortiller une mèche de cheveux qui lui tombait sur l'épaule, je remarquai ses doigts longs et fins.

— Il m'a plaquée.

— Je suis désolée, dis-je après une légère hésitation. Elle ne semblait pas vraiment contrariée...

Pourtant, elle m'adressa un sourire reconnaissant.

— Tu es la première à me dire ça.

Il m'était difficile après ça de m'en aller. Je décidai de lui tenir compagnie encore un peu, histoire de ne pas paraître trop indifférente.

— En fait, ce n'est pas grave. Les hommes sont partout, comme la poussière.

Elle cessa de jouer avec ses cheveux et tapota son bras, comme pour essuyer sa manche.

— Si je veux, je peux m'en trouver un autre demain. Je peux aussi t'avoir un rendez-vous.

Elle bâilla et saisit un paquet de cigarettes dans sa poche droite. Inscrit en lettres fantaisie foncées sur le paquet blanc, on pouvait lire *Salem*. Je ne fumais pas mais je savais que cette marque américaine était en vogue parmi les filles branchées. Elle ouvrit le paquet avec son pouce, le secoua pour en sortir une et la mit au coin de sa bouche. Elle avait des lèvres sensuelles,

un peu sèches mais charnues. Elle alluma sa cigarette avec son briquet transparent. La petite flamme éclaira le centre de son visage, dessinant un halo lumineux autour de son nez et de ses lèvres. Elle aspira longuement et profondément sur sa cigarette puis, la prenant entre ses doigts, la retira de sa bouche avant d'entrouvrir lentement les lèvres et d'exhaler un panache de fumée. Elle ferma alors les yeux, laissa tomber ses bras sur les côtés et étendit ses jambes. Tout son visage rayonnait de contentement.

— Pourquoi me regardes-tu comme ça ? Tu n'as jamais vu une femme fumer ? Tu n'as jamais fumé ?

— Bien sûr que si.

— Alors fume avec moi.

— Je n'en ai pas envie ce soir.

Je chassai d'un revers de main la fumée venant dans ma direction.

— De quoi as-tu peur, petite sœur ? Ton papa et ta maman ne sont pas là ! Il n'y a rien de mal à fumer. Des tas d'artistes fument pour trouver l'inspiration. Il y a tant de choses en ce monde bien plus nocives que la cigarette.

Son ton délibérément condescendant me déplut.

— Occupe-toi de tes affaires. Je n'ai pas envie de fumer, un point c'est tout.

Je me levai.

— Il faut que j'y aille.

— Allez, quoi, tu vas pas me laisser comme ça ? Je croyais qu'on avait une conversation sympa. Regarde-toi ! Mais regarde-toi ! Au mieux, tu dois être en deuxième année : anxieuse, prétentieuse, moralisatrice, je te verrais bien en licence de lettres !

— Et toi, alors ! Cynique, matérialiste, toujours la cigarette au bec, tu dois être en dernière année.

Comment ça se passe, ta recherche de boulot ? Ça ne doit pas être marrant.

Elle pouffa et applaudit à qui mieux mieux.

— Comment tu sais tout ça ? On s'est déjà rencontrées dans une vie antérieure ou quoi ? Tiens, à propos, je m'appelle Miao Yan. Pas le *Yan* de « coloré », ni d'« hirondelle », mais celui de l'« oie sauvage ». A vingt-quatre ans, je suis sans doute la plus vieille des étudiantes en deuxième cycle ici. Et toi ?

— Chen Ming. *Chen* comme dans « matin » et *Ming* comme dans « brillant » ? J'ai dix-sept ans.

Hésitante, je tendis la main pour serrer la sienne.

— Dix-sept ans. Quel bel âge !

Et de rire de plus belle. Son rire clair, sans retenue, retentit dans l'obscurité. Jamais je n'aurais pu avoir un rire aussi franc et jovial.

Elle se redressa soudain, se leva comme au sortir d'une transe. Elle était grande, un mètre quatre-vingts au bas mot.

— Il est temps d'y aller. Merci de m'avoir tenu compagnie.

Elle s'éloigna, à pas mesurés de cinquante centimètres chacun, en droite ligne jusqu'à la porte. Le claquement de ses talons sur le ciment du toit résonna dans l'air bien après sa disparition.

—

En sortant de mes cours le lendemain matin, j'eus la surprise de la trouver dans le couloir en face de ma chambre. Elle m'attendait. Vêtue d'un jean et d'un

gilet blanc, les mains dans ses poches arrière, elle paraissait joyeuse.

— Je viens de lire ton poème dans le journal de l'université : *L'enfance, coquille d'escargot vide, frissonne sur l'herbe dorée...* J'ai adoré ! Ma parole, tu es une vraie poétesse ! Allons déjeuner, je t'invite.

— Mmm... Je ne savais pas quoi répondre.

— On est amies, non ? On s'est même serré la main la nuit dernière, pas vrai ?

— C'est juste un peu trop tôt pour déjeuner. Tu ne peux pas attendre une demi-heure de plus ?

— S'il te plaît, allez, viens, j'ai faim.

On aurait dit une petite fille piaffant d'impatience, comme si de ma décision dépendait sa vie.

Je lui cédaï, quelque chose en elle me fascinait.

— Mais quand vas-tu te changer ? Tu étais déjà habillée comme ça hier soir...

Elle se croisa les bras et me toisa de pied en cap.

— Et puis quoi, cette année, la mode est aux jeans taille basse à pattes d'éléphant, et les cols cheminée c'est ringard ! Tu es violoniste et poète, les artistes se sapent chic !

— On est des étudiantes. Ici, tout le monde s'en fout.

— Pas moi. Les filles se doivent d'être jolies. Bon, commençons par aller déjeuner.

Le seul chemin qui menait de Xi Wu à la cantine était pris en sandwich entre deux bâtiments abritant les chambrées des garçons en première et deuxième année. Il était à moitié pavé, parsemé de bosses et de nids-de-poule. A l'heure de pointe, entre midi et midi et demi, certains garçons s'accoudaient à la fenêtre pour regarder passer les filles. A la vue des plus mignonnes et des plus sexy, ils sifflaient, frap-



paient du poing sur leur bureau ou tapaient des pieds. Certaines aimaient qu'on les regarde et leur souriaient en retour pour les encourager. Ma camarade Pingping se précipitait même dans notre chambre pour se remaquiller avant d'aller à la cantine. Moi je détestais être le point de mire, le regard des garçons me mettait toujours très mal à l'aise. J'imaginai leurs remarques graveleuses. Un jour, j'en avais entendu un traiter une fille de « grosse truie ».

Quand j'empruntais ce chemin, je filais droit devant moi, sourde à tout commentaire. J'aurais voulu être un de ces super-héros capables de franchir d'un seul pas de géant toute la distance séparant Xi Wu de la cantine. Sauf cas de force majeure, je m'arrangeais toujours pour ne déjeuner qu'après une heure, quand il y avait moins de monde en chemin et plus personne aux balcons.

Aujourd'hui je n'avais pas le choix. Miao Yan m'empoignait le bras et m'entraînait vers la cantine.

— Bonjour, Yan, comment vas-tu ?

Dès notre apparition, un cri s'était échappé d'une des fenêtres sur la droite, bientôt suivi de hurlements de rire des deux bâtiments.

— Tu les connais tous ?

J'accélérai le pas.

— Bien sûr que non. Mais eux connaissent mon nom, répondit-elle fièrement.

Elle me retint par le bras.

— Ralentis. Y a pas le feu, que je sache. Je ne peux pas courir avec mes talons.

— Je ne les aime pas.

— Qui donc ?

— Eux.

Je pointai du menton l'un des bâtiments.

— Je vois. Ce sont des gamins. Tous les garçons aiment les filles.

— C'est insupportable.

— Problème d'hormones, ça les travaille, ce ne sont pas encore des hommes. Peut-être qu'ils n'ont pas encore de petite amie, voilà pourquoi ils sont si pressants avec les filles. Je ne vois pas où est le mal. Tu n'aimes pas qu'ils s'intéressent à toi ?

— Non.

— Bon Dieu, quelle arrogance ! Je n'ai jamais rencontré de fille comme toi.

— Pourquoi font-ils ça ? C'est comme s'ils choisissaient leur bout de viande au supermarché.

— Hum... un bout de viande au supermarché.

Elle me lança un coup d'œil.

— Je commence à comprendre pourquoi tu ne vas pas danser à la cantine.

— Et pourquoi donc ?

— Pour ne pas être un bout de viande ! dit-elle en s'esclaffant.

— Si tu le dis...

— Mais tu n'es pas obligée de le prendre comme ça. C'est à toi d'en faire des proies et non l'inverse. Quand je vais danser, je n'attends jamais qu'on m'invite. Si je repère un beau mec, je fonce droit sur lui et je l'invite à danser avec moi.

Un autre cri retentit de l'un des bâtiments.

— Alors, petite sœur, tu avances bien fièrement !

La tirade sortait de la bande originale d'un film.

— Fièrement ! Fièrement ! reprirent en chœur d'autres voix en riant.

Sourcils froncés, j'accélérai.

— Si tu veux, je peux leur dire d'arrêter.

Miao Yan me retint à nouveau le bras.

— Ils ne s'arrêteront pas, ils font ça tous les jours, répondis-je en ronchonnant.

— Ils s'arrêteront, je te dis. Pour un moment au moins.

Ni une ni deux, elle mit aussitôt ses mains en porte-voix et hurla de toutes ses forces en direction du bâtiment de droite :

— Arrêtez de vous marrer ! Ma copine déteste ça !

Silence de mort immédiat. Plus un son ne filtra des deux bâtiments, tous ceux qui marchaient à nos côtés s'étaient figés, comme surpris par une soudaine tempête de neige ; ils nous regardaient, Miao Yan et moi.

J'aurais voulu disparaître dans un trou de souris.

— Mais qu'est-ce que tu fais ? murmurai-je. Tu as perdu la boule !

— C'est toi qui m'as dit de le faire !

Ses joues ballonnées retenaient avec peine une furieuse envie de rire. Malgré ses hauts talons, elle se mit à courir en direction de la cantine, m'entraînant avec elle.

Derrière nous, une explosion de rires pétarada.

—

L'université nichait près de la rivière des Perles, un haut mur de brique séparait son vaste campus du monde extérieur. L'entrée principale donnait sur une longue et large allée bordée de palmiers entre lesquels fleurissaient des massifs toute l'année. Cette allée menait à l'un des plus vieux bâtiments du campus :

murs de brique, toit étagé de tuiles vertes et un double portail orné de clous de cuivre. Il servait à présent d'auditorium lors des cérémonies d'admission et de remise de diplômes. Beaucoup de ces vieux bâtiments étaient disséminés sur le campus, certains disparaissaient dans une luxuriante végétation. La plupart faisaient office de bureaux, à l'instar de celui des admissions, derrière la tour de la Cloche. A mon arrivée, je m'étais munie d'un plan pour repérer les bâtiments historiques. Ça m'avait pris presque toute une journée pour en faire le tour.

Au cœur du campus se trouvait un pavillon entouré d'une pelouse. Divisée en deux face au pavillon par une allée pavée, elle s'étendait sur près de cinquante mètres de chaque côté. Au nord, elle rejoignait un étang où des saules pleureurs avaient poussé le long des bordures de pierre grise. A la tombée du jour, par temps clément, une foule d'étudiants envahissait la pelouse. Elle avait un jour été désignée comme le plus beau fleuron du campus, et la bibliothèque centrale comme la plupart des autres bâtiments et salles de cours s'y distribuaient tout autour.

Entre la bibliothèque et le département de mathématiques, un grand panneau en bois permettait d'afficher les journaux du jour et les nouvelles concernant le campus. En temps normal, peu de monde s'y intéressait, mais les jours de grands événements il y avait foule.

La plupart des étudiants de premier et deuxième cycle résidaient dans la partie est du campus, à proximité des courts de tennis, de basket et d'un énorme stade. Construit grâce à la donation d'une ancienne élève fortunée, on y trouvait une imposante salle de gym et des pistes d'athlétisme. A l'intérieur des pistes,

dans la surface ovale, s'étendait un terrain de football où des matchs se déroulaient constamment. En semaine, tous les après-midi vers seize heures trente, un haut-parleur y diffusait pendant dix minutes des exercices de gym, et ce même les jours de pluie, alors qu'il n'y avait pas un chat dehors.

Ces étudiants se retrouvaient dans les bâtiments les plus délabrés du campus : blancs, rectangulaires, en parpaings, traversés d'un bout à l'autre de longs couloirs. Toutes les chambres étaient identiques : une pièce carrée avec une double porte et une fenêtre. Avec le temps et par manque d'entretien, la peinture des chambranles des portes et des fenêtres avait viré au brun. Dans la partie médiane des bâtiments se trouvaient les toilettes et la salle de bains avec un grand bac muni de huit robinets. Faute d'eau chaude, les étudiants devaient se propulser jusqu'aux bains publics, à côté de la cantine, pour prendre leur douche. Quant aux toilettes, elles étaient à la turque avec quelques portes en moins.

Rien d'intéressant ni d'attachant donc dans ces constructions sans âme. On disait qu'elles avaient été édifiées dans le style des phalanstères soviétiques destinés aux ouvriers métallurgistes dans les années cinquante. C'était probablement une plaisanterie et je n'ai pas voulu chercher plus loin.

Xi Wu était l'un de ces bâtiments. Ce n'est qu'en 1989 qu'il était devenu exclusivement féminin, deux ans avant mon arrivée. Depuis, les garçons n'étaient plus autorisés à y pénétrer et un haut mur d'enceinte en brique les en dissuadait.

Son unique entrée était matérialisée par une grille en fer forgé renforcée d'un poste de garde. Deux matrones d'une soixantaine d'années que nous

appelions « Dama » – vénérable tante – s’y relayaient et répondaient à l’unique téléphone, relié aux haut-parleurs qui se trouvaient au-dessus des portes de chaque chambrée. Si l’une des filles recevait un appel, la Dama de service composait alors le numéro de sa chambre et lui transmettait le message.

Tous les soirs avant le dîner, un attroupement de garçons se formait à l’extérieur du poste de garde et déferlait sur Dama, l’obligeant à passer coup de fil sur coup de fil pour joindre les heureuses élues. Celles-ci descendaient alors retrouver leur petit ami à l’extérieur du poste de garde et ils disparaissaient ensemble derrière le mur de brique. Plus tard dans la soirée, juste avant la fermeture de la grille, le même scénario se reproduisait en sens inverse. Après s’être séparées de leur compagnon, les filles remontaient dans leurs chambres. C’étaient les vendredis et samedis soir que la foule était la plus dense et la queue s’allongeait alors loin derrière la grille. Certains étreignaient des bouquets de fleurs, des peluches ou quelques paquets cadeaux. La voix de Dama se faisait plus rauque et impatiente, hurlant à la volée un flot continu de noms et de numéros de chambres. Xi Wu se transformait en une gigantesque cabine d’essayage d’où sortaient des filles pomponnées comme des poupées, virevoltant dans l’escalier, laissant dans leur sillage un lourd cocktail de senteurs de parfums, de crèmes et de vernis.

Au début, la longueur de la file d’attente à la grille m’avait choquée. Il m’avait fallu plusieurs mois avant d’être indifférente à ce qui se passait autour du poste de garde. Je devais me rendre à l’évidence : j’étais à l’université, plus au lycée où seules les études comptaient. Mais bon, cette foule ne me concernait pas, j’avais promis à mes parents de me polariser sur mes études et de

ne fréquenter des garçons qu'une fois mon diplôme en poche. De toute façon, je n'avais pas l'intention de sortir avec un garçon qui faisait le poireau dans cette file, c'était inimaginable ! N'ayant jamais eu de petit ami, je vénérâis encore l'amour comme une idole sacrée. Je tenais mon idéal des histoires d'amour que j'avais lues, comme celle de Catherine et Heathcliff qui m'avait fait frissonner d'admiration et d'effroi dans *Les hauts de Hurle-Vent*. Ce que je voyais à Xi Wu était mièvre, naïf, cela ne souffrait pas la comparaison avec ces amours passionnées.

Ma vie d'étudiante me suffisait, entourée de mes livres, de mon violon. Je me sentais bien plus libre qu'au lycée avec ses horaires stricts et le monceau de devoirs à faire à la maison.

Je partageais la chambre 301 avec trois camarades : Pingping, Donghua et Ling Yishu. Cette chambre d'environ huit mètres carrés était modestement meublée d'un bureau à deux tiroirs, de chaises en bois et de lits superposés. Aucun meuble de rangement, aucune étagère, ni de miroir mural, ni même de porte-serviettes. Nous disposions de six casiers d'un mètre cube, creusés dans le mur à côté de la porte, pour entreposer nos valises et affaires personnelles. L'attribution de ces casiers avait été tirée au sort.

Au dos de la porte, quatre punaises rouillées maintenaient en place le *Guide de l'étudiant*. Une phrase y était surlignée et soulignée : *Il appartient aux étudiants de nos universités d'accomplir une mission historique : construire une Chine socialiste moderne*, illustrée d'un dessin à l'encre figurant une élève assoupie sur son bureau. Sans doute l'œuvre d'une précédente occupante.

Les murs de notre chambre étaient furieusement austères comparés à ceux des chambres voisines, couverts de posters de stars de la chanson ou du cinéma. Une des filles avait affiché plus de vingt photos de Paul Newman au-dessus de son lit, une autre avait placé près de son bureau l'effigie grandeur nature de Leslie Cheung, le célèbre chanteur de Hong Kong. Régulièrement les groupies se chamaillaient au sujet de leurs vedettes préférées. Les peluches aussi avaient la cote. C'était assez insolite de voir le *Livre des odes* à côté d'un lapin rose, ou un ours blanc à califourchon sur *Hamlet* ou les *Trois cents poèmes de la dynastie Tang*. Certaines filles prétendaient ne pouvoir s'endormir sans leur animal fétiche.

Même si notre chambre me rappelait une caserne, je me réjouissais de commencer une nouvelle vie à l'université. Ma toute première acquisition fut une étagère à cinq tablettes pour y mettre ma collection de livres.

Il y avait dans la chambre quatre lits superposés : deux près de la fenêtre, les autres près de la porte. C'est là qu'était mon lit, au-dessus de celui de Yishu, la seule Cantonaise. Elle dormait rarement avec nous et rentrait presque tous les soirs en ville chez ses parents. Même quand elle restait là, elle se couchait tôt, avant le couvre-feu. Quand je me levais le matin, elle était déjà en train de lire à son bureau, son coussin de soie posé sur sa moustiquaire et sa couverture soigneusement pliées.

Même ses chaussures étaient parfaitement rangées, triées par couleurs et par modèles comme dans une vitrine. De temps en temps, les filles des chambres voisines venaient nous rendre visite juste pour jeter un œil sur le lit de Yishu. Elles se moquaient un peu



de son obsession de l'ordre, ce qui ne les empêchait pas de prendre des photos de son lit et de les envoyer à leurs parents en prétendant que c'était le leur. Celles qui ne voulaient pas mentir prenaient deux photos : une de leur lit, une du lit de Donghua. Il n'y avait pas pire que le lit de Donghua ! N'importe quel autre lit paraissait propre à côté du sien, ce qui nous faisait dire : « Quelle chance on a d'avoir Donghua ! »

Elle venait d'un petit village du Sichuan. Elle avait le teint hâlé d'avoir travaillé dehors depuis son plus jeune âge. Au début elle rougissait souvent, même quand elle s'adressait à moi. Si je n'avais pas vécu avec elle, je n'aurais jamais cru qu'une fille aussi timide pouvait être si désordonnée. Le coin qu'elle occupait était une vraie poubelle : tasse et gamelle par terre, vêtements empilés sur le lit et des bouquins plein sa bassine. Je l'ai même vue poser ses chaussures crottées sur son bureau. Enfin et surtout, ses cheveux ! Son petit mètre cinquante était couronné d'une épaisse chevelure qui lui tombait jusqu'à la taille, symbole, selon elle, de longue vie : « Ma grand-mère avait les cheveux longs jusqu'aux cuisses et elle a vécu plus de cent ans », m'avait-elle dit un jour. Elle avait pris la fâcheuse habitude de se les brosser tout en déambulant dans la pièce ; Pingping et moi avons rapidement calmé ses ardeurs après avoir trouvé de ses cheveux dans nos thermos. Sa moustiquaire, jamais lavée, était grise. J'avais fait le pari que d'ici son diplôme elle aurait viré au noir. Pingping allait jusqu'à prédire que d'ici là elle serait « tombée en poussière »...

Tous les mois, la veille de l'inspection menée par l'Association des élèves chargée du contrôle de l'hygiène dans les chambres, Pingping et moi aidions

Donghua à cacher ses affaires partout où c'était possible. Nous faisons aussi brûler des bâtons d'encens pour masquer l'odeur des chaussettes qu'elle portait plusieurs jours d'affilée. L'inspection terminée, elle retrouvait son désordre. « Je vais faire un effort », promettait-elle, sincère, à chaque fois que nous lui faisions des reproches. Et les choses changeaient de place... mais le désordre restait !

Alors, de guerre lasse, nous avons baissé les bras : c'était sans doute le prix à payer pour vivre en bonne intelligence dans notre chambre.

Ce qui étonnait aussi au sujet de Donghua, c'était sa passion du tricot. Elle y avait acquis une telle virtuosité qu'on distinguait à peine le mouvement de ses doigts. Un jour, je lui ai demandé pour qui elle tricotait :

— Pour mon père, ma mère, mes frères et sœurs, mes oncles, mes tantes... Elle a souri timidement. Beaucoup de monde...

— Ils ont tous besoin de pulls ?

Elle a fait oui de la tête, sérieuse.

— Ils travaillent et n'ont pas le temps de tricoter, et puis, c'est cher les pulls. Mes sœurs portent ceux que je mettais au collège. Je suis loin de ma famille mais j'ai quand même envie de leur être utile.

Elle avait un grand frère et quatre petites sœurs. C'était la première fois que je rencontrais quelqu'un de mon âge avec une telle fratrie. Ses parents avaient sans doute absolument voulu d'autres garçons. Par quel tour de passe-passe avaient-ils réussi à contourner la politique de l'enfant unique, je l'ignore.

En l'absence de Pingping, notre chambre était étrangement calme. Là où elle passait, l'ambiance s'électrisait. Son surnom était « Petit Piment ».

Quand elle parlait dans notre chambre, on l'entendait au premier étage. Elle était originaire de Harbin, une ville à l'extrême nord-est de la Chine, à deux jours de train de Canton. « Quand j'ai postulé pour aller à l'université, j'ai dit à mes parents que je voulais aller dans un endroit sans neige avec plein de légumes verts toute l'année. Et me voilà ! » C'est ainsi qu'elle s'était présentée à nous. Elle parlait le mandarin standard, roulait la langue pour prononcer le *er* final et corrigeait souvent la prononciation de Donghua et la mienne : « Tu prononces le *h* comme un *f* et *sh* comme un *s*, m'avait-elle reproché. Quant à toi, Donghua, c'est sans espoir. Ta langue est aussi agile qu'un poisson mort ! »

Pingping adorait grignoter. Elle remplissait ses canettes vides de graines de pastèque, de cacahuètes grillées, de chocolat, de gaufrettes et autres biscuits secs. Même au lit, c'était plus fort qu'elle, il fallait qu'elle glisse une main hors de sa moustiquaire pour la plonger dans ses canettes. Curieusement, plus elle mangeait, plus elle maigrissait. A la fin du premier semestre, on aurait dit une enfant souffrant de malnutrition. Je l'ai d'abord soupçonnée de prendre des médicaments pour se faire vomir ; certaines filles le faisaient pour rester minces. J'ai su plus tard qu'en réalité elle voulait prendre du poids. « Mes grands-parents et mes parents sont tous maigres », soupirait-elle. Rien n'a jamais pu la convaincre de modifier ses habitudes alimentaires. Même quand elle s'est endormie avec la moitié d'un biscuit hors de sa bouche et qu'un rat lui a mordu le nez.

Car il y avait aussi les rats. Au cours de ma deuxième semaine à Xi Wu, j'en ai vu un, dans le couloir, de la taille d'un chaton. Au lieu de détaier

aussitôt, il m'a fixée un moment en montrant les dents, s'est retourné et a filé par la rigole d'évacuation. Nullement effrayés de notre présence, les rats infestaient toutes les chambrées. Ils disparaissaient pendant les vacances et reprenaient du service dès notre retour. A Xi Wu, ils affectionnaient particulièrement les poubelles des salles de bains, et ce à chaque étage. La majorité des filles de ma classe, bien que déjà menues, étaient obsédées par la minceur. Notre poubelle se remplissait en moins d'une journée. Donghua soupirait chaque fois qu'elle passait devant : « Quel gâchis ! Les cochons de ma campagne se régèleraient avec tout ça. » C'est le soir que j'entendais crier au rat dans les salles de bains. L'université envoyait de temps à autre quelqu'un pour disposer du poison ou des pièges pour les éradiquer mais l'entreprise était peu suivie d'effets.

Comme Yishu et moi étions plutôt solitaires, Pingping et Donghua étaient rapidement devenues inséparables. On les voyait toujours ensemble sur le chemin des cours ou du cinéma. Elles s'attendaient aussi parfois pour aller aux toilettes. Moi, j'étais souvent dans ma bulle, mais j'observais avec intérêt mes camarades ainsi que tout ce qui se passait dans le bâtiment. Je m'étonnais de voir des gens si différents.

Quand je repense aujourd'hui à mes dix-sept ans, je me revois : cheveux courts au-dessus des oreilles, une frange au ras des sourcils, un visage rond, une mâchoire arquée, le front haut et des yeux pensifs souvent légèrement plissés. Mon cartable était toujours bourré de bouquins, et quelquefois j'en avais d'autres dans les bras. Quand j'avais le temps, j'aimais marcher ; je connaissais exactement la durée de

chaque trajet à partir de Xi Wu : dix-huit minutes pour la bibliothèque, sept jusqu'aux départements de chinois et de littérature, vingt-deux pour la salle 10, ma classe habituelle. Je marchais vite, les yeux en l'air ou rivés au sol et toujours la mine préoccupée. En fait, je ne regardais rien de précis, je songeais à mon avenir. Qu'allais-je devenir ? Cette question me tourmentait depuis toujours. Ma fierté d'être étudiante à l'université était aussi forte que l'inquiétude qui me rongait quant à l'incertitude de mon avenir.

J'avais essayé de me faire des amies au début. J'allais au cinéma ou en excursion en ville avec mes camarades tous les week-ends. La plupart d'entre nous avaient quitté pour la première fois leurs parents pour vivre dans une ville loin de chez elles. Canton, capitale du Guangdong, était tout aussi polluée et surpeuplée que les villes d'où nous venions, mais c'était une cité éblouissante avec d'immenses gratteciel, des bus climatisés, de grands magasins magnifiquement décorés, et dans les vitrines des marques que je n'avais vues nulle part ailleurs.

La province du Guangdong, la plus riche et la plus libérale de Chine, représentait l'Eldorado aux yeux de bien des Chinois. Un dicton disait d'ailleurs : « Vous pouvez aller au nord, à l'est, à l'ouest, au sud ou au centre mais l'argent, lui, est au Guangdong. » Tandis que dans ma ville natale les petits commerces fermaient à vingt heures, ici la vie nocturne se prolongeait jusqu'à l'aube. Un jour, mes camarades et moi sommes allées en ville, au marché de nuit. Il s'étirait tout le long de la Neuvième Avenue avec une multitude d'étals de fortune vendant aussi bien des vêtements, des accessoires, de l'artisanat que de l'électronique ou des fleurs. Parfois, quand nous

voulions prendre l'air, nous escaladions la montagne du Nuage Blanc ou nous faisons une promenade en barque dans le parc des Fleurs Lacustres. Comme cette nouvelle liberté nous grisait !

Mais je n'ai pas poursuivi bien longtemps mes efforts de sociabilité. J'ai vite réalisé que je ne me sentais jamais proche de mes camarades de classe. Elles passaient leur temps libre à jouer au poker, à faire des courses en ville ou à travailler à temps partiel pour gagner un peu d'argent. Entrer dans cette prestigieuse université était à leurs yeux l'ultime consécration de douze années de travail acharné, l'heure était maintenant venue de s'amuser : il était communément admis que quiconque rentrait à l'université en sortait facilement diplômé.

Quant à celles qui continuaient malgré tout à travailler dur, elles se bornaient à s'acquitter des devoirs obligatoires, mais ne voyaient pas l'intérêt de se lancer dans des lectures plus personnelles. Moi, j'avais pris de l'avance en profitant de la bibliothèque de mon père et j'étais presque venue à bout de la liste des lectures imposées avant même de commencer les cours. Cela m'avait permis de me plonger dans la littérature étrangère qui me passionnait depuis le collège. Je me souviens d'avoir dévoré *Cent ans de solitude* de Garcia Marquez au point d'en oublier le boire et le manger. Un bon bouquin pouvait me faire jubiler pendant des jours et ma liste de livres s'allongeant, je passais de moins en moins de temps avec mes camarades. Nous venions toutes de provinces différentes et ne savions pas grand-chose les unes des autres, cela me faisait du bien de prendre un peu de distance. De toute façon, comme je jouais d'un instrument et que j'écrivais des poèmes dans le journal

de l'université, j'avais acquis la réputation d'être l'une des plus brillantes élèves de la classe et cela suffisait à justifier ma réserve.

---

Quand je parlais de mes camarades avec Miao Yan, elle concluait toujours avec dédain : « Une bande de gamines ! » Les rares informations qu'elle avait bien voulu laisser échapper à son sujet m'avaient appris qu'elle logeait au huitième étage et qu'elle était en troisième année de sciences de l'information et de la communication. Enfin et surtout, elle appartenait à la minorité des Miao du Sud-Ouest de la Chine.

Elle était peu encline à évoquer ses origines.

— Tous les gens de mon village ont perdu leur identité, ils sont devenus comme vous, les Han, m'avait-elle dit d'un ton morne. Nous nous habillons comme des Han, nous mangeons comme des Han, nous allons dans des écoles Han et nous parlons mandarin.

Et elle avait ajouté que son vrai nom n'était pas Miao mais que son père le lui avait donné à son entrée à l'école primaire pour qu'elle n'oublie jamais ses ancêtres.

De son village, elle préférait ne rien dire. Elle venait du Yunnan, une province côtière renommée pour son industrie textile et sa production de tabac.

— Je préfère Canton et ma ville favorite est Shenzhen.

— A quoi ressemble Shenzhen ? avais-je demandé. Je savais qu'il s'agissait de la première

« zone économique spéciale » de Chine, à côté de Hong Kong, mais je n'y étais jamais allée.

— C'est comme Manhattan aux Etats-Unis, m'avait-elle répondu sèchement, comme si tout le monde était censé connaître Manhattan.

Le mois qui suivit ma première rencontre avec Miao Yan passa aussi vite qu'une pluie d'été. Elle me rendait régulièrement visite, nous dînions ensemble, nous partions en promenade, nous avions de longues conversations, et c'est moi qui l'écoutais le plus souvent. Elle connaissait tous les petits sentiers du campus et me faisait découvrir des lieux inédits. Elle était au courant de tout ce qui se passait à Canton : deux nouvelles discothèques venaient d'ouvrir dans la rue de Pékin, un immeuble de huit étages allait être construit dans le quartier Tianhe, deux cambriolages avaient eu lieu près de la gare, un groupe de rock devait débarquer bientôt... Rien ne lui échappait.

Un jour elle m'emmena au marché Qingping près de l'île de Shamian, dans la vieille ville de Canton, pour me démontrer que les Cantonais pouvaient ingurgiter n'importe quoi. En me voyant froncer les sourcils à la vue des pattes d'ours séchées, des cochons d'Inde, des tortues vivantes, des serpents et des tatous, elle saisit un scorpion avec ses baguettes et demanda au vendeur de le lui faire griller sur-le-champ. Le malheureux élu se débattit furieusement à l'amerrissage dans le wok bouillant. « Berk ! », je tournai le dos à cette vision d'horreur.

— C'est rien ! Et d'un air suffisant, elle engloutit son scorpion grillé. J'en ai déjà mangé des crus après les avoir noyés dans de l'alcool fort. C'est très nourrissant et excellent pour la peau.



— C'est pas venimeux, les scorpions ?

Elle rit :

— Tu n'as pas encore compris que j'étais bien plus dangereuse que les scorpions ?

Au début, je l'accompagnais faute de savoir lui dire non. Elle devait se sentir seule après sa rupture et avoir besoin de s'épancher un peu. Dès qu'elle serait remise, elle ne viendrait sans doute plus me voir.

Pourtant elle semblait apprécier ma compagnie. En fait, sa rupture ne l'affectait apparemment pas plus que ça.

Bientôt je me surpris à l'attendre impatiemment dans ma chambre. Où allait-elle m'emmener cette fois ? Et que se passait-il de neuf à Canton ? J'avais hâte de savoir ! A ma grande surprise, je me sentais beaucoup plus heureuse depuis que j'avais fait sa connaissance. J'étais plus loquace avec mes compagnes de chambre et je chantonnais en mangeant. Même Pingping remarqua ce changement. « Tu as reçu une lettre d'amour ou quoi ? » s'enquit-elle plusieurs fois.

Quand nous marchions toutes les deux, Miao Yan me tenait le bras et posait sa tête sur mon épaule, comme si nous formions un couple. Elle le faisait très naturellement et semblait se réjouir de notre complicité. Il n'était pas rare de voir des filles marcher en se tenant par la main ou bras dessus bras dessous en signe d'amitié, mais en tant que fille unique, je ne m'étais jamais sentie aussi proche d'une autre fille. Cette intimité m'effrayait autant qu'elle me troublait. Plus je tentais de la repousser, plus elle se rapprochait de moi et raillait ma résistance.

— Il n'y a pas de quoi avoir peur, disait-elle. Je ne vais pas te manger ! Tu es une fille. Moi aussi.

Je me souviens, les premiers jours, quand elle se tenait près de moi, les effluves de son parfum affolaient mon cœur. Immanquablement mes jambes se raidissaient au souffle de sa respiration. Nous étions comme le jour et la nuit : moi, toute raide, le visage érubescant et les yeux balayant le sol ; elle, détendue, le sourire radieux et aguicheur. Mais, en moins d'un mois, je m'étais habituée à cette intimité ; je me disais que c'était normal lorsque deux filles partageaient une profonde amitié. Pingping et Donghua se tenaient toujours la main en marchant, et il arrivait que certaines filles partagent le même lit lorsqu'elles avaient des invitées.

Mais je détestais sa façon de flirter avec les garçons. Je m'entends encore lui dire : « Ne sois pas si superficielle ! » Il suffisait qu'elle voie passer un groupe de garçons pour qu'elle se mette à rire tout fort, sans raison, en jouant coquettement de la prune. Elle me donnait un petit coup de coude dans les côtes en riant de plus belle quand ils se retournaient pour nous regarder. L'un d'entre eux, trop absorbé dans sa contemplation, s'était un jour emplafonné dans un arbre avec son vélo. Une autre fois, un binoclard au visage puéril nous avait emboîté le pas pendant plus d'une demi-heure, déterminé à nous tenir la jambe. Il n'avait renoncé que sous notre menace de le dénoncer au bureau de la sécurité.

Miao Yan disait que c'était moi qu'ils regardaient.

— Ne te moque pas de moi ! rétorquai-je.

— Tu n'es pas mal, tu sais, dit-elle, tu ressembles à une jolie marguerite !

A cette idée, elle s'arrêta pour me détailler, puis fouilla dans sa poche de pantalon à la recherche d'un miroir pour s'examiner.

— Nous pourrions être jumelles si ton visage était un peu plus fin, tes yeux un peu plus grands et ton nez un peu plus court.

— Si moi je pouvais être ta jumelle, n'importe quelle autre fille pourrait l'être ! lui dis-je en riant. C'est comme si tu disais à une fille noire que si sa peau était plus claire, ses yeux plus marron et ses cheveux un peu plus lisses... enfin des trucs comme ça, tu vois.

Elle remit le miroir dans sa poche et haussa les épaules.

— Tu ne sais pas à quoi tu ressembleras plus tard, mais moi je sais comment j'étais avant.

—

Un jeudi soir après dîner, je m'assis à mon bureau pour écrire à mes parents. Comme un rituel, je recevais de leurs nouvelles tous les mercredis ou jeudis et je leur répondais le soir même. Leurs lettres étaient très stéréotypées : ils disaient qu'ils allaient bien, me décrivaient leur quotidien, me posaient des questions sur le coût de la vie, le temps à Canton, ma vie d'étudiante, les livres et les auteurs que j'avais lus. Ils me répétaient combien il était important que je me concentre sur mes études. La routine voulait que ma mère écrive la première partie de lettre et mon père la seconde. À plusieurs reprises, mon père m'avait mise en garde contre ce qu'il appelait « les idéologies malsaines au sein du milieu étudiantin », cela incluait la cigarette, l'alcool et la fréquentation des garçons.

Leurs lettres m'ennuyaient. Quand mon père truffait sa partie de « ne fais pas ci, ne fais pas ça », cela m'exaspérait et me poussait à me rebeller, juste pour la forme. Je n'étais plus une gamine, ils devaient me faire confiance, jamais je ne les avais déçus. Toujours première depuis l'école primaire, j'avais même sauté une classe au collège. En fin d'année, je ramenaïs toujours à la maison une récompense, un prix ou une bourse. « Votre fille enseignera, ce sera une lettrée », disaient tous mes professeurs à mes parents. Ils répondaient toujours humblement, mais je savais qu'ils étaient fiers de moi. Ils ne me parlaient que des études comme si rien d'autre n'existait.

Parfois j'avais l'impression qu'ils n'avaient pas seulement le désir de me voir réussir, à travers moi ils voulaient aussi concrétiser leurs rêves, surtout ceux de mon père. Ma mère m'avait dit un jour que lorsqu'elle avait rencontré mon père, il était sur le point de publier deux livres sur la littérature chinoise classique. Or ce genre d'activité, au début de la Révolution culturelle, au milieu des années soixante, était réprimé. Mon père avait été condamné pour ses recherches, taxées de « féodales », et envoyé à la campagne, reclus dans une ferme. Pendant plusieurs années il avait vécu au milieu des cochons et des canards. Depuis il n'écrivait plus que des cours universitaires : il avait perdu le goût de l'écriture académique, l'avais-je entendu déclarer à ma mère.

Quant à elle, elle était biologiste avant d'être envoyée à la campagne. Après la Révolution culturelle, lorsque mon père s'était vu proposer un poste de professeur à Nanchang à condition qu'elle accepte d'enseigner dans la même école, elle avait abandonné sa chère biologie pour les mathématiques.

Ce jeudi-là, pendant que j'écrivais à mes parents, Pingping et Donghua étendaient leur linge sur la corde dans le couloir. Les larges culottes fleuries de Donghua s'agitaient sur les cintres au côté des petits slips de Pingping.

— C'est ta mère qui t'a fait ces culottes ? demanda Pingping.

— Je les ai cousues moi-même.

— Tu ferais mieux de les virer avant que je m'en charge.

— Je ne peux pas porter ce genre de slips comme vous, les filles de la ville. Ça me fait mal.

— Question d'habitude...

— Je préfère les miennes. Et personne ne les voit, de toute façon.

— Regarde ce mec. Là-bas, celui qui tient le bouquet de roses. J'adore les roses roses.

Je reconnus la voix criarde de Pingping.

— Elles ont dû coûter une fortune. C'est cinq yuans la rose, non ? Ça fait deux repas.

— Oh, et là ! T'as vu le grand type qui parle avec Dama ? Il est pas super ? J'aime les mecs baraqués avec des jambes musclées.

— Pourquoi tu descends pas le saluer ? Si tu le voyais de plus près, les yeux te sortiraient des orbites !

— Y en a pas un dans notre classe qui soit aussi balaise, soupira Pingping. Heureusement pour nous, ils ne sont que dix. Et en plus ils se croient pas mal... L'autre jour, Qi Wen m'a demandé de l'accompagner au cinéma. Mais qui voudrait sortir avec lui ? Avec son visage couvert de taches de rousseur et ses jambes arquées. Ses bras sont encore plus maigrichons que les miens.

— La littérature, c'est pour les ténébreux qui ne font jamais de sport.

— Regarde, voilà sa copine. Il fait pas un peu froid pour être en minijupe ?

— Ça m'étonnerait qu'elle soit en première année.

Donghua hésitait, comme si elle cherchait à deviner dans quelle classe elle pouvait être.

— Si je m'attifais comme ça, mes parents ne me laisseraient même pas franchir le seuil de la maison. Et ils me tueraient si je fréquentais des garçons. Ils disent que j'aurais des mauvaises notes si je sortais. Faut dire qu'ils ont dû vendre plusieurs cochons pour payer mes frais de scolarité et que je suis la seule du village à être jamais allée à l'université.

— Comment veux-tu qu'ils sachent. Ils sont si loin... grogna Pingping avec mépris.

Je branchai la musique et mis mes écouteurs. *Chère maman, cher papa...* Je séchais : ces dernières semaines, je n'avais pas lu grand-chose depuis ma rencontre avec Miao Yan. J'étais étonnée et un peu perplexe de m'être laissé embarquer si vite dans cette amitié. Je ne désirais pas lui ressembler, pourtant son audace, son insoumission, son extravagance me séduisaient. Elle était si différente de moi et des gens que je connaissais, c'était un spécimen atypique venu d'une autre planète. Plus je la côtoyais, plus j'avais envie de la connaître.

J'aurais peut-être dû parler d'elle à mes parents. Mais je voyais d'ici la kyrielle de questions. D'où vient-elle ? Que font ses parents ? Que faites-vous ensemble ? A coup sûr, ils m'auraient demandé ce qu'elle projetait de faire une fois diplômée, et je n'aurais pas su répondre.

Je me levai, fis les cent pas. Sur le bureau de Yishu, se trouvait un petit bouquet d'œillets mignardise. Bien qu'elle dormît rarement avec nous, elle passait au moins une fois par semaine pour mettre des fleurs dans son vase. Je humai les œillets avant de me remettre à mon bureau. Non, je ne parlerais pas de Miao Yan à mes parents. Je la garderais dans mon jardin secret, ne serait-ce que pour me départir de cette image d'enfant modèle qui leur était si chère. Et comme toujours, j'écrivis : *Je poursuis ma lecture de Lu Xun.*

Mon père disait souvent que personne ne pouvait se targuer de maîtriser l'œuvre de Lu Xun, tant elle était profonde, difficile à appréhender et donc à interpréter. Il appréciait surtout ses essais et ses nouvelles, qui occupaient deux rayonnages entiers de sa plus grande bibliothèque. En général, il n'écrivait pas de notes sur les livres – il avait un carton entier de carnets à cet effet – mais il surlignait et annotait sans retenue ceux de Lu Xun. Quelques-uns de ses étudiants lui avaient rendu un jour visite à la maison et je l'avais entendu disserter sur l'esprit révolutionnaire de Lu Xun, sur ses critiques fouillées du féodalisme et de la réalité. En leur commentant le *Journal d'un fou*, *Kong Yiji* et *La véritable histoire de Ah Q*, il parlait de façon si exaltée que sa voix en tremblait ; il leur insufflait la vie, il faisait de ces personnages de roman des amis intimes. Moi aussi j'aimais Lu Xun, mais plutôt sa prose poétique comme *Les herbes sauvages*. Mon édition datait des années quatre-vingt, papier bible et pages jaunies. J'avais appris quelques textes au collège mais, tout comme mon père, les professeurs s'étaient focalisés sur l'idéologie politique de Lu Xun. Moi, c'était son style novateur, ses métaphores

qui me fascinaient : ses fleurs roses étaient souriantes, sa neige spirituelle, son feu suicidaire et ses rêves tristes. Ces images-là me transportaient dans un autre monde.

— 301, Chen Ming ! beugla la voix de Dama dans le haut-parleur.

Je tressautai et faillis lâcher mon stylo. Qui voulait me voir ?

— Descends, ma chérie, hurla Miao Yan dans le haut-parleur à son tour, simulant une voix masculine. On part en croisière !

Je ris, mes yeux étincelaient, elle s'était souvenue de mon vœu de l'autre jour : je voulais faire un tour en bateau sur la rivière des Perles.

Nous avons pris le ferry à la porte nord de l'université. En semaine, il y avait peu de monde. Nous nous sommes appuyées au bastingage, épaule contre épaule, à la proue du bateau. Près de nous, un vieux couple discutait en toute intimité : la vieille dame, toute menue, tête chenue, en fauteuil roulant, une couverture à carreaux posée sur ses jambes ; grisonnant lui aussi, assis sur un banc derrière elle, la main posée sur son épaule. Ils se souriaient beaucoup tout en parlant.

— Quel beau couple ! dis-je en remarquant que Miao Yan les regardait aussi.

Elle se retourna.

— Tu crois que l'amour, le vrai, ça existe ?

— Bien sûr, pas toi ?

— Question de chance, j'imagine...

— Et nous aurons de la chance toutes les deux !

Elle esquissa un sourire tout en se passant les doigts dans les cheveux pour les recoiffer.



— Peut-être.

Nous avons bavardé un moment puis, silencieuses, nous avons écouté le vrombissement régulier du moteur qui résonnait sur la rivière des Perles et contemplé la clarté de la lune chevauchant à l'infini les vaguelettes d'encre. Tout au long de la rivière, les lumières des hôtels, des restaurants et des nouvelles tours d'habitation scintillaient et se reflétaient dans l'eau.

— Et si nous chantions *Allons, ramons* ?

C'était une chanson que j'avais apprise à l'école primaire. Alors que nous fredonnions ensemble à voix basse, je me suis sentie retomber en enfance, lorsque je coulais des jours insouciantes à la ferme.

Je me retournai vers Miao Yan, elle regardait droit devant elle, figée comme une statue, le menton posé sur ses bras croisés, les cheveux ondulants dans le vent. Quand elle ne souriait pas, on lui donnait dix ans de plus.

— A quoi penses-tu ?

Elle ne m'entendit pas, je réitérai ma question.

— Oh, à rien de spécial, répondit-elle, faisant aussitôt mine de retrouver son entrain. Et toi, à quoi pensais-tu ?

— Je pensais à la ferme dans laquelle j'ai grandi. Mes parents y ont beaucoup souffert, mais pour moi c'était le paradis.

— Pourquoi aimais-tu cet endroit ?

Je lui parlai alors du grenier où je me réfugiais pour lire ou m'amuser avec mes jouets.

— C'est curieux, tu n'avais pas peur de l'obscurité ?

— Faut croire que non. Il y avait tout le temps des panes de courant, j'avais l'habitude. En fait, je

trouvais ça plus excitant d'être dans le noir, ça laissait libre cours à l'imagination. Un soir, aux moissons d'automne, pendant que mes parents aidèrent les paysans locaux à faire sécher le riz fraîchement coupé en l'étalant sur une grande place, je me suis glissée hors de la maison pour les retrouver. Je devais avoir neuf ans. A mi-chemin, en essayant d'attraper une sauterelle, j'ai laissé tomber ma lampe de poche dans un fossé rempli d'eau. Comme je n'avais pas envie de rebrousser chemin, j'ai continué à marcher. La route avançait entre deux champs de coton et il faisait si sombre que je distinguais à peine ma main devant mon visage. Histoire de me tenir compagnie, je me suis mise à parler toute seule. Je me racontais que le ciel était un grand morceau de papier bleu clair obscurci par un ange polisson, que les champs de coton étaient couverts de fleurs roses et que si je ne les voyais pas, c'était parce qu'elles s'étaient endormies sous une couverture noire. Et plus je me parlais, plus je croyais à la réalité du ciel bleu et des champs roses. Ça a été une expérience merveilleuse. Le lendemain, je suis même retournée voir s'il y poussait vraiment des fleurs roses.

En évoquant tout cela, je replongeais dans tous ces beaux souvenirs à la campagne.

— J'aimerais avoir autant d'imagination.

Elle s'agrippait des deux mains au bastingage et se penchait en arrière.

— Je n'aime pas l'obscurité. Mon monde à moi, c'est la ville avec ses lumières éblouissantes et ses rues animées. C'est sans doute pour ça que tu écris des poèmes alors que je suis tout juste bonne à classer des documents.

Son air triste me mit mal à l'aise. Mais avant même que je puisse dire quoi que ce soit pour la dérider, elle sourit.

— Et si tu m'écrivais un poème ? Ça me ferait plaisir.

— Promis. Je t'en écrirai plus d'un.

— Vraiment ? Elle était radieuse. Mais je veux être jeune et jolie dans tes poèmes. Je ne supporte pas l'idée d'être vieille et moche.

— Evidemment ! répondis-je, encore un peu déconcertée par son soudain changement d'humeur.

Nous nous dirigeâmes vers la poupe du bateau, main dans la main. La sienne était froide, pourtant elle refusa de rentrer dans la cabine. La plupart des passagers s'étaient regroupés à l'arrière pour se protéger du vent ; il y avait un jeune couple avec un bébé, quelques étudiants discutant football et des touristes débattant de leur programme pour les jours suivants. Le vieux couple que nous avions aperçu un peu plus tôt s'était réfugié à l'intérieur. A travers la grande vitre de la cabine, on pouvait voir qu'elle s'était endormie, sa tête était inclinée ; lui lisait le *Quotidien de Canton* tout en caressant doucement les cheveux de sa femme.

— Quel souvenir as-tu de ton enfance ? demandai-je à Miao Yan tandis que nous retournions à l'avant du bateau. Tu as grandi dans un village Miao ? Il paraît que les Miao chantent très bien. Tu pourrais me chanter une chanson Miao ?

— C'était il y a si longtemps. Je ne m'en souviens plus. Espérant rendre sa réponse plus crédible, elle ajouta : Je n'ai pas une aussi bonne mémoire que toi.

A son expression et au ton de sa voix, je compris qu'elle n'avait pas envie d'en parler.

Sur le retour, nous n'avons échangé que peu de mots. Elle a sombré à nouveau dans un état second, mais cette fois les yeux clos, comme si elle ne souhaitait pas être dérangée. De temps en temps, elle se mordait longuement la lèvre inférieure, signe qui trahissait souvent sa volonté de contrôler ses émotions. J'aurais tout donné pour savoir à quoi elle pensait !

Il était presque une heure du matin quand nous avons débarqué. Sur le chemin de Xi Wu, elle est redevenue elle-même, elle racontait des blagues et s'amusait d'un rien.

J'étais heureuse, moi aussi, jusqu'à ce que j'aperçoive les grilles fermées de Xi Wu.

— Regardons d'abord s'il y a quelqu'un au poste de garde, dit-elle.

Agrippées au rebord de la fenêtre, nous avons jeté un œil à l'intérieur : il y avait de la lumière mais personne. Nous avons frappé au carreau, en vain.

— Essayons de nous glisser entre les barreaux de la grille, dis-je.

Mais l'espace était insuffisant. De surcroît, le grincement de la chaîne du cadenas qui fermait la grille était particulièrement perçant en pleine nuit.

— On aurait dû rentrer avant le couvre-feu.

J'étais effondrée.

— On peut toujours escalader.

A l'évidence, cette perspective ne lui posait aucun problème.

Je pointai du doigt l'avertissement *Interdit d'escalader* écrit en rouge vif sur le mur de brique au-dessus de la fenêtre du poste de garde.

Elle se lança à l'assaut de cette grille d'au moins cinq mètres de haut. Malgré ses talons, elle la franchit en un rien de temps et me fit signe de l'autre côté.

— Comment tu as fait ? dis-je, admirative.

— L'habitude. A toi de jouer !

Je commençai à escalader selon ses consignes. Pour éviter de faire du bruit, je grimpai aussi près du mur que possible. J'agrippai les barreaux et poussai en avant de tout mon poids jusqu'à ce que la porte s'ouvre au maximum de ce que permettait la chaîne cadenassée.

Tout en tenant la porte, elle me dit :

— Fais-moi confiance, tu ne vas pas tomber.

A un moment je manquai basculer. La porte s'ébranla sous mon poids et la chaîne cliqueta. Par chance, personne n'apparut dans le couloir ni ne bondit hors de sa chambre. Alors que je lançais ma jambe gauche par-dessus la grille, mon pied glissa et je faillis tomber. Après avoir rétabli l'équilibre, je descendis de l'autre côté. En touchant terre, tous les muscles de mes cuisses tremblaient comme si j'avais des crampes. Mais j'avais réussi ! Jamais l'esprit d'aventure, de camaraderie n'avait exalté mon cœur à ce point.

—

Les semaines suivantes, durant nos fréquentes promenades, Miao Yan commença à se livrer davantage ; elle ne commentait plus seulement les dernières nouvelles de Canton, elle agrémentait nos bavardages des potins qui circulaient sur sa classe, son département et me racontait ses nombreuses histoires d'amour.

— Tu sais, rien qu'aux yeux, je peux te dire si c'est un séducteur. Ces yeux-là brillent dans la nuit comme ceux d'un loup, me confia-t-elle un jour.